

Willy Voet

Massacre à la chaîne

Révélation sur 30 ans de tricheries

*("la vérité sur le scandale
du dopage")*

(Title 17 U.S. Code)

Notice: This material may be
protected by copyright law
(Title 17 U.S. Code)

REISINGER FR 100.01

Éditions J'ai lu
Calmann-Lévy, 1999.

FR 2041

Préface

La décision fut difficile à prendre. Ecrire un livre vérité sur les dissimulations du cyclisme, passer à rebrousse-poil trente ans de silence, témoigner de l'envers d'un décor auquel j'ai longtemps appartenu, non, croyez-moi, ça n'a pas été facile. Et puis, j'entends déjà les sarcasmes : briseur de rêve, cracheur dans la soupe, fossoyeur d'un sport populaire. Oui, c'est ainsi qu'on peut le prendre si l'on ne veut rien savoir, si l'on se fiche du pourquoi et du comment pourvu que la roue tourne. Mais à quel prix...

Tout ce que vous allez découvrir n'est pas motivé par la vengeance ou l'amertume. Il ne s'agit pas de rumeurs entendues ici ou là, mais bel et bien de faits réels et vécus. Je bourlingue depuis 1972 dans le cyclisme de haut niveau ; j'ai, comme l'on dit, de la bouteille et, sans prétention, je peux reconnaître huit fois sur

dix, à de petits signes imperceptibles pour d'autres, qui est « chargé » et qui ne l'est pas. Avec ce livre honnête mais dérangeant, voire choquant, je ne vais pas me faire que des amis. Beaucoup m'ont témoigné leur soutien ces derniers mois, mais certains, qui ont préféré un mutisme sans scrupule, m'ont proprement lâché. Je pense aussi à ceux qui ne veulent pas affronter leur conscience en face, les yeux dans leurs propres yeux. Peur ou intérêt ? Je les plains, en tout cas.

Non, il n'est pas facile de révéler des pratiques pas belles à voir. Et il y avait beaucoup de choses à cacher. Non, il n'est pas facile de se mettre à nu et d'affronter le regard de l'opinion publique. Car c'est aussi de vous dont il s'agit, puisqu'on a abusé de votre crédulité, de votre enthousiasme. Souvent, je me suis interrogé. As-tu le droit de faire ce que personne n'avait fait avant toi ? Peux-tu prendre la lourde responsabilité de briser la loi du silence ? Qui es-tu pour vouloir mettre au jour les racines vénéneuses d'une famille qui sait si bien sourire dans l'album de ses souvenirs ? Aurais-tu rédigé ce livre si, le 8 juillet 1998, tu n'avais pas été appréhendé par les douaniers ? J'ai réfléchi, j'ai hésité. Car, je le reconnais, sans ma garde à vue, sans mes seize jours de

prison, jamais je n'aurais compris. La force de l'habitude, la routine, le confort, que voulez-vous. Puis j'ai réalisé qu'il le fallait. Quitte à briser des légendes. Quitte à faire mal.

Parce que ceux qui, comme moi, aiment plus que tout le vélo ne se retrouvent plus dans cette course à l'armement interdit dont on ne voit pas la fin. Parce que j'ai le sentiment que le cyclisme est allé trop loin, abandonnant en route ses valeurs originelles, et qu'il résiste à l'idée de revenir sur lui-même. Parce qu'il est grand temps de reconnaître nos erreurs. Pour mieux appréhender le mal et, je l'espère, l'éradiquer. Parce que je sentais la nécessité de m'expliquer devant mes proches, de leur prouver que je n'étais pas le bandit qu'on décrivait dans certains médias. Que mes enfants sachent répondre aux ragots, aux insultes parfois. Parce que, enfin, il fallait qu'un de nous le fasse. Sans vergogne, sans pudeur, sans concession. Pas en se contentant de survoler ce monde pollué, comme l'a fait Erwann Menthéour, qui n'a passé que quatre années chez les professionnels, dans un livre forcément réducteur et incomplet, mais en m'y immergeant profondément pour passer en revue toutes les époques du dopage. Parce que en m'évinçant sans explication de l'équipe où

j'exerçais ma passion, parce que en m'interdisant de pratiquer mon métier pendant trois ans, autant dire à perpétuité vu mon âge, on a voulu faire de moi un bouc émissaire idéal, le fusible qu'on débranche pour éviter l'explosion, un gêneur, un margoulin, un paria. Trop facile. Car des Willy Voet, il s'en trouve partout. La différence, c'est que moi, j'ai décidé de sauter le pas.

J'ai cinquante-quatre ans. J'ai perdu mon travail, ma santé est mauvaise, je ne peux dormir sans somnifère et mes nuits ne seront plus jamais paisibles. Malgré tout, je fais toujours des rêves. Comme celui de voir mon fils, Mathieu, me reparler un jour de cyclisme avec ses yeux d'antan. Je suis depuis près d'un an sous contrôle judiciaire mais, en dépit des apparences, je suis devenu un homme libre. Plus libre finalement que ceux qui courent avec ce fardeau si difficile à porter.

Voici pourquoi.

1

Champagne, perfusion et bac à légumes...

Voilà un déplacement que j'aime bien, peut-être même celui qui me procure le plus de plaisir. Parce que c'est l'une des rares occasions où je peux emmener avec moi mon épouse, Sylvie, et mes deux enfants, invités par l'équipe Festina. Quand on passe chaque année plus de deux cents jours sur les routes, on apprécie ce week-end de fin juin ou de début juillet. Oui, le championnat de France, même pour moi qui suis flamand, c'est quelque chose.

C'était le 4 juillet 1998, la veille du championnat. Nous sommes partis vers 7 heures de notre appartement de Veynes, dans les Hautes-Alpes. Pour retrouver la grande famille, j'ai

« Vous n'avez rien à déclarer ? »

Le mercredi, j'étais debout à 5 h 30. Une toilette rapide et, à 6 heures tapantes, je me suis installé au volant, pas rasé. Comme la nuit avait été courte, je m'étais mis une « lichette » pour tenir le coup. Une injection de « pot belge ». Dans un tout petit flacon, dix, quinze ou parfois vingt millilitres d'un liquide transparent que l'on aspirait en piquant avec une seringue à travers le bouchon en caoutchouc. A l'époque, je n'en connaissais pas la composition exacte. Je savais seulement que cette fiole contenait des amphétamines, ce qui me suffisait. Ce n'est que deux mois plus tard qu'un journaliste de France 2 m'a appris la nature exacte du cocktail. Par ordre alphabétique : amphétamines, antalgiques, caféine,

cocaïne, héroïne, et parfois des corticoïdes. De quoi tondre la pelouse toute la nuit.

Il n'y a pas plus de trois heures de route entre Bruxelles et Calais et j'étais donc largement dans les temps. Deux possibilités s'offraient à moi : passer par Valenciennes et prendre la bifurcation qui mène à Calais. Ou retourner vers Gand et Courtrai par l'E17, direction Rijsel, Lille en flamand. Je ne sais toujours pas pourquoi mais j'ai opté pour la seconde solution. A l'approche du poste frontière, et je ne sais pas non plus pourquoi, j'ai décidé de bifurquer à droite. La veille, Rijckaert m'avait demandé d'être vigilant et c'est peut-être la raison qui m'a poussé à quitter l'autoroute au dernier moment. J'ai appris plus tard que la route étroite que j'avais empruntée était celle des petits trafiquants.

Il était environ 6 h 45. Je m'engageais tranquillement sur cette route française quand, cent mètres plus loin, j'ai vu un homme seul. En m'approchant, j'ai compris que c'était un douanier. Mon cœur a commencé à battre la chamade. Il était trop tard pour rebrousser chemin. Lorsque je suis arrivé à sa hauteur, le douanier m'a fait signe de me garer sur le côté

de la route. J'ai obtempéré. La première fois, en trente ans de route, que je me faisais contrôler ! C'était bien ma veine. Une fois arrêté, j'ai aperçu une camionnette blanche à travers les buissons. Ensuite, tout s'est passé très vite. Quatre douaniers sont sortis du minibus et ont entouré mon véhicule.

A la vérité, si j'avais la trouille, ce n'était pas pour tout ce que je transportais derrière mon siège. Non, à ce moment précis, je ne pensais qu'au pot belge. Pas seulement au petit pot que j'avais utilisé mais à l'autre, qui était destiné à Laurent Dufaux. Trois mois plus tôt, sur l'aire d'arrivée de la Flèche wallonne, j'avais rencontré Serge, un ancien professionnel, qui portait une accréditation autour du cou. En attendant les coureurs, qui étaient encore à plus d'une heure du final, nous parlions de la pluie et du beau temps quand il m'avait proposé le marché suivant : deux pots belges contre un maillot et deux cuissards Festina, un long et un court. J'avais finalement fait affaire avec lui à l'écart, devant la maison d'un particulier où les coureurs allaient bientôt se changer. J'avais dû piocher dans le sac des coureurs. Ce n'est qu'au retour à l'hôtel que

j'avais remplacé les pièces manquantes en puisant dans le camion.

Un des deux pots belges était pour moi. Lorsqu'on parcourt cent trente mille kilomètres par an, il faut garder les yeux ouverts. Les coureurs se dopent mais nous aussi ! Je préférerais prendre dix milligrammes d'amphétamines plutôt que de percuter un platane. L'autre était réservé à Dufaux. A Noël, pour ma fille Charlotte, j'avais acheté à Laurent un chiot yorkshire d'une valeur de quatre mille francs, dont je n'avais payé que trois mille. Dufaux m'avait dit que, si je lui trouvais un pot belge, il me ferait grâce du reste. La proposition de Serge tombait à pic... Il faut savoir qu'un pot belge standard contient quinze millilitres, soit, selon l'usage qu'on en fait, quinze injections d'un millilitre. C'est pour cette raison que, dans les chambrées, les coureurs chantent à tue-tête « le million, le million ! », en parodiant Philippe Risoli et son émission du Millionnaire ! Ou bien encore « le millionnaire du dimanche » d'Enrico Macias. On peut tenir une saison avec un seul pot. C'est le jackpot toute une année !

Voilà pourquoi, trois mois plus tard, je me retrouvais avec ces deux pots belges enfouis dans mon sac à dos, posé sur le siège passager. Dont un entamé, le mien. Je ne pensais même pas à l'E.P.O. J'ai attrapé les deux flacons et j'ai à peine eu le temps d'en ranger un dans la poche droite de mon pantalon. L'autre, je l'avais encore à la main lorsqu'un douanier s'est présenté à la portière et m'a demandé si j'avais quelque chose à déclarer. Quelle blague ! J'ai répondu : « Oh ! pas vraiment, juste des vitamines pour les coureurs. » Il ne m'a même pas demandé mes papiers. Juste d'aller ouvrir le coffre. J'espérais pouvoir glisser les pots belges dans un sac isotherme. Mais impossible d'échapper à leurs regards. Alors, une fois descendu, je n'ai fait ni une, ni deux. En soulevant le coffre, j'ai jeté le pot belge que je tenais dans les hautes herbes. L'autre était toujours au fond de ma poche.

Pour manifester ma coopération, j'ai déplacé un carton de perfusions mais un des douaniers m'a fait signe que ce n'était pas la peine. J'ai pensé que tout irait bien, que je n'avais aucune raison de m'alarmer. Pendant ce temps, ses collègues avaient découvert les deux sacs isothermes placés derrière le siège conducteur. Ils les ont ouverts, ont sorti les

Tupperware recouverts de bouteilles d'eau congelée et m'ont demandé ce qu'ils contenaient.

- Ben, je ne sais pas. Des produits de récupération, je crois.

- Bien, si vous ne savez pas, on vous emmène au bureau.

Le lieu-dit de l'arrestation, je l'ai su plus tard, s'appelle le Dronckaert. L'ivrogne en flamand. Moi qui bois du vin si rarement... Avec un douanier assis à mon bord, j'ai suivi le minibus jusqu'au poste de douane, à un kilomètre environ. J'étais tendu comme une arbalète et mon passager essayait de me décontracter. Il me parlait du Tour qui arrivait, de la forme de Virenque... J'entendais à peine ce qu'il me racontait. Je me disais : « Tu es mort, mon Willy. Kaput, fini, rideau. » Je pensais au pot belge au fond de ma poche, aux sacs isothermes qui se trouvaient maintenant devant moi, dans cette fourgonnette. Plus possible de les rattraper. Et moi, couillon, pris à la frontière avec des stupéfiants. La catastrophe. J'étais encore loin d'imaginer la suite.

Le portail s'est ouvert automatiquement sur un grand bâtiment de brique rouge. La camionnette s'est garée devant alors que mon passager me faisait signe de continuer tout droit. Lorsque j'ai vu dans le rétroviseur que le portail se refermait sur moi, ma respiration s'est faite plus difficile.

Une fois arrêté, j'ai voulu prendre mon sac à dos mais le douanier m'en a empêché.

- Vous ne touchez à rien.

Je l'ai suivi pendant que ses collègues s'occupaient de ma voiture. Et ils en ont pris soin ! Tout y est passé. De l'habillage des portières au lave-glace, du molleton sous le capot aux enjoliveurs... tout. En longeant les fenêtres du bâtiment où l'on m'avait fait rentrer, je n'ai rien perdu du spectacle. Puis on m'a introduit dans un bureau.

Un des trois douaniers présents dans la pièce a commencé à vider le contenu des sacs isothermes sur une table. J'avais tellement soif que j'ai demandé si je pouvais prendre une des bouteilles d'eau congelée, d'un litre et demi. J'en ai sifflé plus de la moitié d'un trait. Méthodiquement, ils ont commencé à ranger les ampoules sur la table, les alignant comme des soldats de plomb. Je voyais l'heure qui tournait. Et l'embarquement prévu à

était gentil. Trop gentil même. J'avais envie de silence. Je me plongeais dans un journal, plus pour m'isoler que pour lire. Et puis il y avait cette odeur de bureau, cette odeur caractéristique d'un endroit où la vie s'écoule au ralenti...

Un autre douanier, un Antillais, s'est présenté à la porte du bureau et s'est adressé à moi :

- Monsieur, vu que l'affaire est importante, il va falloir procéder à une fouille corporelle.

Je suis resté interdit. Avec ce que j'avais dans ma poche, j'étais cuit. Cependant, l'Antillais est reparti quelques instants et, tandis que le vieux douanier était affairé devant la cafetière, j'en ai profité pour glisser le flacon dans mon slip.

Je n'avais jamais vécu ce genre de situation. Je pensais encore pouvoir me sortir d'affaire. Quand l'Antillais est revenu, j'ai dû m'exécuter. Comme nous étions début juillet, j'étais vêtu légèrement. J'ai d'abord enlevé ma chemise blanche à manches courtes, une chemise Festina que le douanier a tâchée attentivement.

- Les chaussures.

J'ai enlevé mes chaussures, qu'il a exami-

nées soigneusement, essayant même de dévisser les talons.

- Le pantalon.

Il l'a pris, l'a retourné, en a vidé les poches.

- Les chaussettes.

Je lui ai présenté ma paire de socquettes du bout des doigts.

- Le slip, maintenant.

Je ne pensais pas qu'il le demanderait. J'ai tardé un peu.

- Le slip, s'il vous plaît.

J'ai voulu gagner du temps, je me suis grattouillé le nez, la nuque, j'ai reniflé mais, pour finir, il a bien fallu que j'enlève mon slip, lentement, jambes serrées et tendues, pour que le pot belge reste coincé sous mes testicules. Quel strip-tease ! Je lui ai enfin remis le slip.

- Ouvrez les jambes. Allez, ouvrez les jambes !

J'étais arrivé au bout du chemin. Bing ! Le pot est tombé par terre. Et moi avec. A l'heure qu'il était, le bateau quittait Calais sans moi.

J'ai cru que l'Antillais allait devenir fou. Aidé de ses collègues, il m'a assis illico sur une chaise et m'a menotté le poignet gauche à un crochet dans le mur. Un médecin, en jean et

chemise, est arrivé. Il a enfilé un gant de chirurgien et m'a glissé un doigt dans l'anus.

- On va vous emmener à l'hôpital pour une radio.

J'ai eu l'impression de recevoir un coup de massue sur la tête. J'avais soudain cessé d'être un soigneur pour devenir un trafiquant. On me prenait pour un autre. Qu'avais-je donc fait pour être ainsi traité ?

Je me suis rhabillé et on m'a conduit à l'hôpital. En passant, j'ai aperçu ma voiture désossée, qu'on prenait en photo. Elle avait trinqué, elle aussi. Après l'échographie, qui n'avait évidemment rien donné, on m'a ramené au bureau des douanes. Je ne serais pas fixé sur mon sort avant le résultat des analyses. J'ai attendu des heures, à nouveau menotté, tandis que, non loin de moi, ils parlaient de leur potager ou du programme télé. Cinq mètres nous séparaient, eux dans leur quotidien, moi plongé en enfer.

Au cours de l'après-midi, un douanier en civil, jeune, très costaud, a fait irruption. Il a d'abord commencé par m'insulter.

- Ça devient une affaire d'Etat, vous allez payer grave, on va torpiller Festina.

Il voulait sans doute m'intimider, me faire craquer. J'avais le moral à zéro. Moins je répondais et plus il s'énervait. Il me faisait vraiment peur. C'est lui qui a recueilli ma première déposition. Je ne comprenais pas que l'origine des produits était si importante. Je les avais pris dans mon bac à légumes mais, depuis, j'avais passé une frontière. Pour eux, j'étais donc catalogué comme trafiquant. Ils ne croyaient pas une seconde à mon histoire. Et ce jeune douanier qui me regardait d'un air méprisant et méchant à la fois. Et qui tapait sur la table ! Je pensais que son prochain coup de poing serait pour moi. En fait, c'était sa façon de procéder. Rien de bien exceptionnel. Encore fallait-il le savoir. Dans toute cette affaire, c'est le seul type qui m'ait vraiment dégoûté. Les autres n'ont fait que leur boulot.

Après l'interrogatoire, vers 17 heures, je me suis retrouvé dans le bureau du vieux douanier. A nouveau, il m'a fait un café, m'a tendu un sandwich. Je n'avais pas mangé depuis la veille au soir mais, pourtant, l'appétit n'allait pas fort. J'ai demandé à téléphoner à ma femme mais on m'a envoyé sur les roses.

- Mais je prends mon portable. Amenez-le-moi, il est dans la voiture.

- Vous rigolez ?

Toujours menotté, jamais seul, je suis resté assis sur une chaise. Les résultats des analyses sont arrivés vers 20 heures : E.P.O., hormones de croissance, testostérone.

- Ah bon ? C'est possible. Je n'en sais rien. Je vous fais confiance.

D'un bureau voisin, ils ont appelé la police. Celui qui semblait être le chef s'est approché.

- A 22 heures, on vous emmènera au « central » de Lille.

Deux des douaniers qui m'avaient arrêté au petit matin étaient encore avec moi. Une longue journée dont j'étais responsable. Ils m'ont alors conduit jusqu'à leurs quartiers de repos, situés dans un bâtiment voisin. C'était le soir de France-Croatie. Une demi-finale de Coupe du monde, un événement à ne manquer sous aucun prétexte. Zidane et les joueurs de l'équipe de France ont contribué à détendre l'atmosphère. Nous nous sommes installés devant la télévision. Avant le coup d'envoi, les trois douaniers présents m'ont interrogé sur le cyclisme. Est-ce que tous les coureurs étaient tous chargés, est-ce que les footballeurs l'étaient aussi ? Enfin des questions de tous les

jours, et pour couronner le tout, les deux buts de Thuram ! Pendant le match, l'un d'eux m'a même proposé à manger.

- Une barquette de frites, ça te dit ?

Et comment que ça me disait !

- Avec une louche de mayonnaise ?

J'aurais même accepté du piment tellement j'étais affamé.

- Saucisse ou jambon ?

Je revivais. Plus de menottes. L'odeur du café, des frites. Comme un peu de Brabant reconstitué autour de moi. J'ai pris saucisse. Malheureusement, à 21 h 45, il a fallu se préparer. Un dernier coup d'œil sur la télé et les deux douaniers m'ont conduit au « central », le siège du S.R.P.J. de Lille.

Ils m'ont remis les bracelets en sortant de la camionnette. Le règlement. Ils m'ont laissé quelque temps sur un banc, menotté au mur, dans un couloir sans fin. Sur un côté, une longue rangée de cellules. Sale perspective. Devant les barreaux, une plaque de Plexiglas qui tentait de cacher la misère. Mais pas les voix. Ça gueulait de partout. Des insultes, des grossièretés dont je ne comprenais pas la moitié. Tout à coup, un homme menotté, traîné

par deux flics, a surgi en hurlant au fond du couloir. Il remuait tellement que les policiers l'ont poussé à terre. Il s'est alors mis à leur donner des coups de pied mais la riposte a été sévère. Un autre flic est arrivé, pour un véritable passage à tabac. Tout cela pour en arriver finalement au même résultat : croupir dans une geôle.

Lorsque je me suis retrouvé à l'étage, dans un bureau, face à l'officier de garde qui prenait le relais, je ne pensais qu'à me tenir à carreau. Une formalité, puis une autre. J'ai dû lui confirmer mon nom, mon prénom, mon âge, ma taille, mon lieu de résidence, mon état de santé, le nom de ma mère... Je me demandais vraiment ce que « Mama », décédée vingt-cinq ans plus tôt, venait faire là-dedans. Enfin...

– Deux policiers du S.R.P.J. viendront vous chercher demain matin à 8 heures. En attendant, on va vous placer dans une cellule.

Je suis redescendu, on m'a demandé d'enlever ma ceinture, mes lacets et même mes lunettes avant de me faire entrer dans la cellule où se tassaient déjà trois hommes et une femme, absolument cradingues. Une puanteur innommable. Vomi, alcool, urine, pétard et merde mêlés. Il fallait que je tienne une nuit

dans ce borbier. Que je retienne mes larmes aussi. Je me suis recroquevillé au bout d'un banc, les genoux dans les bras, le dos collé au mur. Et j'ai fermé les yeux. De temps en temps, j'entendais mes compagnons de cellule meugler, demander à sortir pour se rendre aux toilettes, attendre et pisser dans un coin. Mes paupières étaient baissées mais je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. La plus effroyable de ma vie.